

La population de couleur des États-Unis

Journal de la société statistique de Paris, tome 42 (1901), p. 215-217

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1901__42__215_0

© Société de statistique de Paris, 1901, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

V. VARIÉTÉ

LA POPULATION DE COULEUR DES ÉTATS-UNIS.

Une question s'était posée, aux États-Unis, sur laquelle un certain doute avait subsisté pendant quelque temps. Cette question était celle-ci : La population de couleur des États-Unis, c'est-à-dire l'ensemble des personnes n'appartenant pas à la race blanche — noirs, mulâtres, quarterons de descendance africaine, — augmente-t-elle plus rapidement que l'autre population ?

Des recensements consécutifs à la guerre de Sécession — si on peut appeler ainsi les dénombrements défectueux, et parfois sciemment erronés auxquels il avait été procédé, — avaient donné ce résultat que de cette dernière époque (1865) à celle de 1885, les noirs avaient passé du nombre de 4 800 000 à celui de 6 580 000, augmentant ainsi de plus de 35 p. 100, tandis que la population blanche de l'ensemble du pays ne s'était accrue que de 28 p. 100, malgré l'énorme immigration du dehors.

Il faut bien remarquer ici qu'il y a lieu de distinguer entre quinze États du Sud où les neuf dixièmes des noirs sont concentrés et où ils forment un tiers de la population, et les autres États de l'ensemble de l'Union, entre lesquels se répartit le dixième restant.

Or, de nouveaux et derniers dénombrements, faits avec tout le soin désirable, sont venus démontrer que les craintes qui avaient été inspirées par les chiffres précédemment donnés n'avaient pas de raison d'être et que, contrairement à ce que certains avaient pu supposer, l'accroissement des noirs était beaucoup moins rapide que celui des blancs. L'*American economist association* nous fournit, sur ce sujet, d'intéressants renseignements.

S'il paraît certain qu'on n'a pas à craindre de voir les noirs devenir peu à peu la race prédominante dans tout le Sud des États-Unis, en éliminer les blancs et former une partie de plus en plus importante de la population de l'Union entière, il n'en apparaît pas moins que dans les quelques États où elle est déjà très nombreuse, la population colorée gagne du terrain : dans la Caroline du Sud, dans la Louisiane, au Mississippi, en Géorgie et dans l'Arkansas. Mais là n'est pas le péril.

Deux tendances se dégagent à la fois des résultats du recensement par États : un mouvement de concentration des noirs dans quelques régions où ils l'emportent déjà en nombre et une immigration considérable des gens de couleur vers les villes.

Cette immigration est très funeste aux noirs. Leur mortalité y est extrêmement élevée. Dans les villes, ils vivent dans des conditions sanitaires détestables ; agglomérés généralement dans les mêmes quartiers, dans des maisons de bois qui, souvent, d'un aspect très avenant aux États-Unis lorsqu'elles sont habitées par des blancs qui les maintiennent en bon état, s'en vont en pourriture faute d'être repeintes et réparées.

Dans le Nord de l'Union, on ne trouve guère de noirs que dans les villes. Là aussi, ils tendent à s'agglomérer dans un seul quartier, qui se trouve être trop souvent celui qu'habite la lie de la population blanche. Il en est ainsi notamment à Chicago, où le nombre des noirs, à peine de 6 000 en 1860, passe aujourd'hui 14 000. Ces noirs des villes du Nord fournissent beaucoup de recrues à « l'armée du crime », comme on dit. L'accroissement de leur nombre y apporte un élément détestable. D'ailleurs, ils y meurent encore plus que dans les villes du Sud. Leur mortalité élevée n'y est pas compensée par une forte natalité.

L'élévation du taux de mortalité des noirs est un fait général aux États-Unis. Dans les États du Sud même, leur natalité est plus forte que celle des blancs ; mais la différence en plus ne suffit pas à compenser celle que l'on observe du côté de la mortalité, et l'accroissement est plus lent que celui de la race blanche.

Dans l'ensemble des dix plus grandes villes du Sud, on arrive à une moyenne de 32 décès pour 1 000 noirs vivants, au lieu de 20 pour 1 000 blancs. Et, cependant, beaucoup de ces cités, bâties au bord de la mer et du Mississippi, sous un climat chaud et fatigant, comme la Nouvelle-Orléans, Charleston, Memphis, Savannah, semblent, *à priori*, plus appropriées à la vie des noirs qu'à celle des gens de souche européenne. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette mortalité semble s'accroître.

Les décès des noirs sont proportionnellement plus nombreux. Des Américains inclinent à voir dans ce fait un affaiblissement de la race noire, depuis l'abolition de l'esclavage. Beaucoup de maladies, la phthisie pulmonaire notamment et la scrofule, sont plus répandues parmi les gens de couleur aujourd'hui qu'avant la guerre de Sécession. Les noirs succomberaient aussi plus que les blancs aux fièvres paludéennes, quelque paradoxale que puisse sembler cette opinion au premier abord. Par contre, ils seraient peu alcooliques.

Un des caractères les plus regrettables de la population noire, c'est l'abandon de plus en plus grand du mariage. Ce n'est pas là, au reste, un fait propre aux noirs des villes. Il est général et s'étend, d'ailleurs, avec bien plus d'intensité encore, aux Antilles anglaises. A la Jamaïque, la proportion des naissances illégitimes, qui était de 53 p. 100 en 1880, s'est accrue constamment et atteint aujourd'hui 68 p. 100.

Et, au point de vue de la production, quelle est la valeur du noir ? Il est très difficile de s'en rendre compte, en présence des opinions contradictoires de ceux qui ont occasion de l'employer.

La richesse de beaucoup de districts du Sud a certainement déchu depuis la guerre de Sécession. On cite l'exemple de cinq comtés de Virginie peuplés de 69 000 noirs et de 52 000 blancs et dont la production de tabac a déchu de 32 millions à 12 millions de livres. On oppose l'exemple de quatre comtés du Kentucky, habités par 81 000 blancs et 5 500 noirs, où cette production a passé, au contraire, de 90 000 à 10 millions de livres. Dans l'ensemble du premier État, qui a 38 p. 100 de population de couleur, cette production a ainsi faibli de 121 à 48 millions de livres en trente ans. Dans le second État, qui n'a que 14 p. 100 de noirs, elle a, au contraire, passé de 108 à 221 millions.

De même, la culture du riz tend à être abandonnée en Caroline du Sud et en Géorgie, à cause de la nonchalance avec laquelle travaillent les noirs libres.

La production du coton, la plus importante du Sud et peut-être de l'Union entière, passe des mains des noirs à celles des blancs. 40 p. 100 du total ont été produits, en 1895, sur des champs cultivés par des travailleurs blancs, alors que, avant la guerre de Sécession, les noirs étaient presque seuls à se livrer à cette culture.

Les noirs ne possèdent que peu de terres. Il aurait fallu qu'ils amassassent un capital pour en acquérir, et cela n'est guère conforme à leurs habitudes. La Virginie est le seul État qui ait à ce sujet des statistiques précises. En 1891, les blancs y possédaient 10 millions d'hectares et les noirs 280 000 hectares seulement. En 1895, les domaines de ces derniers ne s'étaient guère étendus.

Est-il désirable que le noir devienne propriétaire ? Aux États-Unis, l'opinion, qui ne se taxe pas d'humanité, mais bien d'utilitarisme, est presque unanime à répondre que non.

L'Américain reproche à l'homme de couleur d'être nonchalant, de ne travailler que le strict nécessaire pour vivre. Mais il a peu de besoins ; c'est ce qu'il ne faut pas oublier. Lorsqu'il est embrigadé et placé sous la surveillance d'un contremaître blanc, beaucoup de personnes déclarent, au contraire, qu'il est un bon travailleur.
